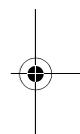
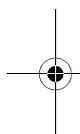
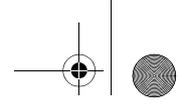


## Préface

À l'automne 2009, les déclarations rendues publiques à l'issue des réunions des grands leaders politiques et des organisations internationales nous annoncent la « fin de la crise » et s'efforcent de nous convaincre que la finance, l'économie, le monde même, reviennent à la normalité. La phase de panique, c'est vrai, est derrière nous, et on n'en verra probablement pas une répétition aussi dramatique que celle de 2008 ; de même, la chute de la production et de la demande semble s'être arrêtée. Mais est-ce suffisant pour célébrer le retour à la normalité ? Et que faut-il entendre par là ? Certainement pas le retour aux « années dorées » d'avant 2007, car c'est exactement ce cours des choses qui nous a amenés à la plus grave crise économique survenue depuis 1929.

On ne peut donc pas réfléchir sur la sortie de la crise si on ne comprend pas la crise en elle-même. Et, en vérité, celle-ci n'a pas été pleinement comprise et encore moins dépassée. L'adjectif « financière », que l'on a tout d'abord utilisé pour la définir, s'est rapidement révélé insuffisant. Son essence est *économique* et *sociale*, à l'instar des conséquences qui se déploient sous nos

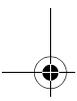
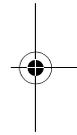
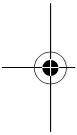


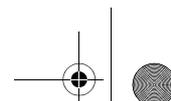


yeux : fermetures d'usines, chômage, conflits protectionnistes. Et, puisque ce qui a fait défaut au système économique, c'est la charpente de règles, de contrôles et d'actions gouvernementales qui, dans une économie de marché, constitue l'indispensable complément de la libre recherche du profit par les individus et les entreprises, cette crise est en réalité *politique* et *institutionnelle* : l'échec dont elle résulte est davantage celui de la politique économique que celui de la finance et des marchés. Enfin et de manière plus générale, le désastre trouve ses racines sur le terrain de la *culture*, intellectuelle et anthropologique : il découle d'attitudes mentales, d'idées et de comportements devenus dominants dans nos sociétés.

Les faits marquants de cette décennie – tout d'abord l'attentat du 11 Septembre, ensuite le Grand Krach – doivent être perçus comme l'annonce d'un ordre du jour. Ils dressent une liste de « choses à faire » au cours du nouveau millénaire : piloter la mondialisation, instaurer la paix dans le monde, conjuguer la force et le droit, rétablir la domination de l'homme sur la technique, trouver un équilibre et une autonomie réciproques entre politique, économie et culture dans la vie en société.

La racine la plus profonde de la crise actuelle est à chercher dans la courte vue, celle qui, comme disait Dante, « ne va pas au-delà d'un empan » : le raccourcissement de l'horizon temporel des marchés, des gouvernements, de la communication, des entreprises et même des personnes. D'où le titre de ce livre. La réflexion est conduite au travers de six entretiens avec Beda Romano et constitue un effort d'allongement du regard : en arrière, pour comprendre la vraie nature de la crise, et en avant, pour déterminer la direction vers laquelle orienter nos pas. Le style de la conversation est adopté non pas par artifice éditorial, mais comme forme d'interrogation et comme mode d'expression adapté à l'incertitude et à l'esprit de recherche.





Préface

11

Le passé est un, le futur multiple ; il ne gît pas dans une attente oisive sur les genoux de Jupiter, et il n'est écrit nulle part. C'est à nous qu'il appartient de l'écrire par nos actions et par nos choix ; il est – selon les mots de Karl Popper – « ouvert », et l'Histoire nous enseigne que le passé aussi l'a été. Voilà pourquoi le présent est la ligne de notre liberté. Bien sûr, pour modeler le futur, nous devons penser et vouloir un futur *possible*, un de ceux qui sont contenus en germe dans le passé et dans le présent, un de ceux qui sont susceptibles d'être développés et de croître. Ce que nous devons donc nous efforcer de lire, ce n'est pas *un futur* qui reste à écrire, mais *la réalité*, avec les contraintes qu'elle nous impose, les routes qu'elle nous ferme et celles qu'elle nous ouvre. En effet, l'usage que nous faisons de notre liberté n'influera sur le cours de l'Histoire que s'il demeure dans les limites du réel.

Nous sommes habitués à lire les événements historiques du passé en sachant « comment cela s'est passé ». Observer le présent comme un événement historique signifie au contraire regarder les faits pour comprendre « comment nous voudrions que cela se passe ». Les regarder pour chercher la synthèse entre ce que nous voulons et ce que nous pouvons.

Tommaso Padoa-Schioppa,  
octobre 2009

